

# Mes vingt-cinq années de journalisme au *Saint-Laurent*

Beuvais Bérubé  
Journaliste  
Rivière-du-Loup

Mes vingt-cinq années de journalisme à temps plein à Rivière-du-Loup, soit vingt au *Saint-Laurent* et cinq au *Saint-Laurent-Echo*, constituent pour moi la période la plus importante de ma vie active jusqu'à aujourd'hui.

Je tire fierté d'avoir été, de 1957 à 1982, du nombre de ceux à qui incombe un rôle-clef dans la tâche de faire en sorte que les hebdomadaires régionaux puissent être des outils irremplaçables et efficaces d'information et de développement aux plans économique, social et culturel dans leur zone respective d'influence.

A ces égards, les journaux semainiers de l'Est du Québec n'ont rien à se reprocher, bien au contraire, et la *Revue d'Histoire du Bas-Saint-Laurent* a posé un geste aussi louable qu'utile en prenant l'initiative de consacrer un numéro entier à la presse périodique régionale. C'est donc pour moi un honneur et un plaisir d'avoir été invité à collaborer par mon témoignage, à la réalisation de cette publication.

Je n'ai jamais vraiment pensé à être journaliste, même si certaines aptitudes me destinaient à ce métier. C'est plutôt un enchaînement de circonstances qui devait m'amener à exercer cette profession.

Je suis né en septembre 1924 à Rivière-du-Loup, le second d'une famille de quatre enfants, dont deux morts en bas âge. Comme beaucoup d'autres résidents de cette ville, mon père était à l'emploi des Chemins de

Fer Nationaux du Canada (CNR), plus précisément comme serre-freins. Le cri des sifflets de locomotives, le halètement de ces monstres à vapeur, les entrecrochets des attelages de wagons, ont formé la trame sonore de mon enfance. Nous habitons à Saint-Ludger, dans la partie haute de Rivière-du-Loup, en bordure de la rivière, une longue maison de briques rouges de style victorien ayant naguère servi d'école. Ma soeur aînée était déjà aux études, quand, à l'âge de six ans, ma mère, ancienne institutrice, me montra à lire, ce qui me valut au début de mes classes, l'année suivante, de ne passer qu'une seule journée en première année. Très tôt, la langue française se révéla une amie. Je maniais l'orthographe avec facilité, et plus tard, les compositions françaises ne furent jamais une corvée, car j'aimais écrire. L'histoire, la géographie, me passionnaient, et dès le plus jeune âge, l'actualité sous toutes ses formes, attirait mon attention, les événements internationaux rapportés dans les journaux, aiguisant particulièrement ma curiosité. A 11 ans, j'avais cherché et trouvé sur la carte de l'Afrique, l'Ethiopie, à l'époque en conflit armé avec l'Italie. A la fin des années 30, la guerre civile d'Espagne, l'abdication d'Edouard VIII, la catastrophe du dirigeable "Hindenburg", le début de la Seconde guerre mondiale, captaient mon intérêt. A l'époque, le cours secondaire public n'existait pas, et au sortir de l'élémentaire, on faisait la

huitième année au Collège Saint-François-Xavier, après quoi ceux qui le désiraient pouvaient entreprendre un cours commercial bilingue à l'Académie Saint-Paul, aujourd'hui le siège social de la Régionale du Grand-Portage à Rivière-du-Loup. Ce cours de niveau secondaire menait à l'obtention de diplômes de calligraphie, sténographie anglaise et française, dactylographie et comptabilité. La période de classe du matin se déroulait entièrement en anglais, avec un Frère des Ecoles Chrétiennes venant de Philadelphie, USA, comme professeur. Cette "immersion totale" comme on l'appelle aujourd'hui, faisait de la plupart des jeunes du temps, des candidats bilingues à l'emploi. La guerre faisait toujours rage en 1943, quand je me mis en quête d'un emploi. Le trafic ferroviaire était intense, et à Rivière-du-Loup, centre important de chemin de fer à l'époque, le principal employeur était le CNR. La tradition voulant que de père en fils on "travaille sur les chars" fit qu'on me conseilla de devenir télégraphiste. J'appris le code Morse au bureau de télégraphe commercial de la gare de Rivière-du-Loup, m'initiant peu à peu au métier d'opérateur-télégraphiste. Au début, la clé de transmission traditionnelle était utilisée pour l'envoi des télégrammes, mais vers 1944, le télégraphe Morse fut remplacé par le télescripteur ou "teletype", dont le clavier était le même que celui d'une dactylo ordinaire. Il n'y avait que la routine de transmission à



- Cette photo, une reproduction de l'original, montre les bureaux du journal *Le Saint-Laurent* en 1895, alors que cet hebdomadaire était logé, rue de la Cour, à Rivière-du-Loup, dans un immeuble à l'étage duquel se trouvaient les bureaux de l'avocat Horace Cimon et du notaire Georges Côté.

apprendre. Pour un jeune de 20 ans, c'était un "thrill" que d'avoir Montréal au bout des doigts. C'est par le télégraphe que j'eus l'occasion pour la première fois d'être mêlé de près au travail des journalistes de la presse quotidienne et de grandes agences de nouvelles. Ces derniers, qui accompagnaient les chefs de partis en tournée durant les campagnes électorales, ne craignaient pas d'envahir à l'occasion, le bureau de télégraphe qui devenait une salle de rédaction improvisée. Je pouvais les observer, rédigeant laborieusement les comptes rendus que tout-à-l'heure je "mettrais sur le fil". C'est ainsi que l'envers du décor de la grande information me fut révélé. Le privilège de lire en premier les dépêches fraîchement écrites et d'assurer leur transmission aux journaux, me procurait une espèce de sensation pré-

journalistique qui n'avait rien de déplaisant.

Au début des années '50, la concurrence du téléphone interurbain se faisant plus vive, le CN décida de rapprocher le télégraphe commercial de la clientèle. A Rivière-du-Loup, le bureau de télégraphe déménagea de la gare dans un local situé rue Lafontaine, au rez-de-chaussée d'une annexe nouvellement construite, attenante au domicile de l'agent, M. Robert Langlais. A proximité de l'espace réservé au bureau de télégraphe, se trouvait un comptoir de vente de journaux, cigarettes, revues, cadeaux. Le propriétaire, M. Langlais, voulait devenir agent-distributeur du quotidien *La Presse* de Montréal, pour la région. A cette requête la direction du journal montréalais répondit que pour être agent-distributeur, il fallait aussi être correspondant. Connaissant ma

facilité pour l'écriture, mon patron, qui me payait un modeste salaire comme opérateur de relève, me confia la tâche supplémentaire de rédiger des nouvelles de la région que j'acheminerais ensuite à *La Presse* par télégraphe. J'avais le pied dans l'étrier, et je puis affirmer qu'à partir de ce moment, ce fut vraiment sur la ligne de feu que j'eus à faire mes premières armes dans le métier de journaliste. Il me fut donné, notamment, de "couvrir" nombre d'événements importants survenus durant la période subséquente, entre autres, la conflagration de Cabano, laquelle me procura la fierté de "faire la une" de *La Presse*, les funérailles militaires de Sir Eugène Fiset, ex-Lieutenant-Gouverneur de la Province qui avait élu domicile à Rivière-du-Loup quelques années avant sa

mort, etc. Au début, chaque type de nouvelle posait pour moi un problème de formulation. Comment écrire dans le langage du métier, selon les règles de l'art? J'appris seul à découvrir la hiérarchie du paragraphe-leader, résumant l'essentiel de la nouvelle, du second paragraphe, dit de situation, et des autres paragraphes contenant les détails moins importants par ordre déclinant. Il me fallut acquérir l'esprit de synthèse et je parvins assez rapidement à déceler, identifier, dans une déclaration, un texte de conférence, l'idée-maitresse, la manchette. Après un certain temps, je retrouvais fréquemment mes articles reproduits intégralement dans l'hebdomadaire régional rédigé et imprimé à Rivière-du-Loup, *Le Saint-Laurent*. J'étais flatté, sans plus, de la chose, quand, un jour, je fus invité par le nouveau directeur du *Saint-Laurent*, M. Gilles Paré, à venir le rencontrer à son bureau pour me voir offrir d'écrire des articles pour son journal, moyennant une rémunération à la pièce. Comme je travaillais au bureau de télégraphe en soirée seulement,

du lundi au samedi, j'avais toutes mes journées pour pondre mes articles destinés au *Saint-Laurent*, avec l'avantage d'un revenu d'appoint. Ce qui ne m'empêchait pas d'être correspondant pour *La Presse*. Vers 1953, la politique du grand quotidien était encore de s'assurer les services de correspondants dans les localités des diverses régions du Québec hors de la zone métropolitaine de Montréal, les communiqués étant précédés de l'indicatif bien connu DNC (De notre Correspondant). Cette politique devait toutefois être abandonnée quelque temps plus tard, ce qui me procura l'occasion, pendant une certaine période, de devenir en remplacement, correspondant pour Rivière-du-Loup, du quotidien *Le Soleil*, de Québec.

J'avais de plus en plus le goût d'écrire de la nouvelle, mais le métier de télégraphiste était aussi très attachant. Outre le contact constant avec le public, il y avait l'accès privilégié à des informations de première main, (le "Scoop" est toujours un produit de rêve pour le journaliste actif ou celui qui aspire à l'être).

Comme, enfant, je me délectais des événements internationaux, les contacts avec les VIP (very important persons) étaient aussi possibles par le truchement du télégraphe. Ainsi, lorsque le Premier ministre du Canada, M. Louis Saint-Laurent, avait sa maison d'été à Saint-Patrice, à l'ouest de Rivière-du-Loup, ce centre de villégiature devenait la "capitale d'été du Canada" comme au temps de Sir John Macdonald, et, très fréquemment, j'expédiais des câblogrammes de souhaits d'anniversaire destinés au Premier ministre de l'Inde, Pandit Nehru, à Clement Attlee, premier de Grande-Bretagne, etc. Et il y eut ce soir d'un 22 juillet, où très tard, en fin de veillée, j'eus à lire au téléphone au PM du Canada, un long télégramme signé par les ministres des affaires étrangères d'Angleterre et de Russie, MM. Anthony Eden et Vyacheslav Molotov, invitant le Canada à siéger comme membre de la Commission de surveillance internationale en Indochine. Et que dire des rencontres de clientes qui levaient le voile des confidences sur la vie privée des

- Une vue de l'intérieur de l'atelier de l'imprimerie du journal *Le Saint-Laurent*, à la fin des années 30. A l'arrière-plan, M. Lionel Laliberté, président. Au premier plan, de gauche à droite, MM. Jean-Marie Paré, Irénée Bouchard, Fernand Paré et Alphonse Paré, directeur du *Saint-Laurent*.



grands de ce monde... Il y avait la cuisinière des Saint-Laurent, Elfrida Brandt, qui, en me payant ses journaux et revues, me glissait à voix basse que pour une ancienne internée pour refus d'adhérer au Parti Nazi, la cuisine de Madame était pire que le camp de concentration. Et encore, que si Monsieur dirigeait les destinées du Canada, Madame régenterait Monsieur...

Mais les années passaient, j'arrivais à la trentaine, et je souhaitais de plus en plus décrocher un emploi davantage rémunérateur, de préférence à Rivière-du-Loup. Entretemps, ma collaboration à l'Hebdo *Le Saint-Laurent* allait en progressant. M. Paré m'avait demandé d'aller couvrir les activités des tribunaux, au Palais de Justice. Il devait plus tard se déclarer très satisfait de mes chroniques judiciaires. Tant et si bien qu'à la fin de juin 1957, à la demande de celui-ci, nous eûmes une nouvelle rencontre, au cours de laquelle il m'offrit d'entrer à temps plein à l'emploi de son journal, comme nouvelliste. Après un long moment d'hésitation je finis par accepter, et le matin du premier juillet, je me rendais à mon nouveau travail. Je me souviens avoir éprouvé un serrement de coeur en passant devant le bureau de télégraphe, un lieu désormais relié au passé. Peu après, bien avant l'heure d'ouverture, j'arrivais, quelque peu nerveux, devant l'immeuble du journal et de l'imprimerie du *Saint-Laurent*. Depuis 1910, les bureaux de l'hebdomadaire de Rivière-du-Loup, fondé en 1895, étaient logés au rez-de-chaussée de cette grande maison à deux étages, à toiture mansardée, construite en 1885. Au moment d'y entrer, j'avais l'impression de me trouver au seuil d'une nouvelle étape de ma vie. Je m'encourageais en me disant que je serais bien accueilli, que je parviendrais à remplir ma tâche, à m'intégrer à l'équipe du journal et à fournir un rendement au travail qui répondrait aux attentes de mon employeur. Tout se déroula comme je l'avais espéré, même mieux.

Après m'avoir présenté au personnel, M. Paré me conduisit lui-même à un local plutôt étroit, aménagé entre les bureaux et l'atelier d'imprimerie, pour servir de salle de rédaction. Cet espace déjà meublé, et dont l'unique fenêtre donnait sur la rue Lafontaine, était aussi pourvu du nécessaire à l'exercice du métier. C'est dans ce décor plutôt austère que, pendant vingt ans, semaine après semaine, je rédigeais la quasi-totalité des nouvelles publiées par le journal, soit bien au-delà d'une quinzaine, parfois plus. J'eus cependant à traverser une période d'adaptation à mon nouveau rythme d'activité.

A la fin de mes cinq premiers jours de boulot, penché sur la dactylo à composer des textes, je me retrouvais fourbu physiquement, nerveux, mentalement vidé. Sans trop le laisser voir, j'étais presque au bord de la panique. Avais-je présumé de mes forces? Serais-je capable de tenir le coup pendant cinquante-et-une semaines d'affilée durant une année? Je réalisais maintenant combien astreignant et exigeant est le métier de journaliste, exercé de façon continue. M. Paré, qui avait sans doute perçu mon désarroi, estima très prometteuse ma performance de la semaine écoulée, et durant celles qui suivirent, les choses se stabilisèrent graduellement.

Les relations patron-employé entre M. Paré et moi furent toujours exemptes de problèmes. Il me faisait confiance et je jouissais d'une entière liberté d'action. Jamais je ne sentis son autorité me peser. Pour ce qui est du degré d'importance à accorder à la couverture des divers événements de l'actualité régionale, il fut toujours facile de nous entendre, nos points de vue venant en concordance à ce sujet, tout comme sur l'orientation à donner au journal. M. Paré agissait comme chef de la rédaction, et avait le dernier mot à dire sur la sélection des articles à paraître.

Chaque semaine, il m'incombait de rédiger toutes les nouvelles concernant la ville et la

région, que nous jugions à propos de voir figurer dans le journal, et de corriger, pour envoi à la composition, les courriers ou nouvelles locales que nous faisaient parvenir nos correspondants en poste dans la plupart des municipalités du territoire de rayonnement du journal. Le papier et les enveloppes de retour étaient fournis à ces mêmes correspondants, qui accomplissaient bénévolement ce travail, leur geste de civisme étant dicté par le désir de mettre leur patelin en évidence. Les articles éditoriaux étaient écrits par une personne dont l'identité ne m'était pas connue. Quant aux nouvelles de la page des sports, elles provenaient de pigistes occasionnels, et surtout directement des diverses associations sportives locales et en région. Il y avait aussi place dans le journal pour quelques communiqués de groupements provinciaux, nationaux, ou traitant de sujets d'intérêt général. Il va de soi que pour recueillir les renseignements servant à la préparation de mes nouvelles, j'avais à recourir fréquemment au téléphone, et à faire acte de présence à quantité de cérémonies inaugurales, réunions de groupements socio-économiques, événements publics à caractère religieux, patriotique ou populaire, conférences de presse, etc. tant à Rivière-du-Loup même, qu'ailleurs dans les comtés de Kamouraska, Rivière-du-Loup et Témiscouata. Je ne disposais pas d'une automobile pour mon transport, qu'assuraient notre photographe attitré dans les grandes occasions, une personne invitée à l'événement couvert, ou un membre de la famille Paré. Plus tard, le journal fit l'acquisition d'une caméra Polaroid que j'utilisais avec de très bons résultats, les photos prises se révélant très adéquates pour illustrer *Le Saint-Laurent*. Il me fallait en outre garder l'oeil sur les faits divers et rédiger le compte rendu de la séance municipale hebdomadaire. En périodes électorales, venaient s'ajouter en matière de couvertures, les principales assemblées des candidats en



- M. Alphonse Paré, à droite, directeur du journal *Le Saint-Laurent*, en compagnie de sa fille, Gilberte Paré qui agissait comme secrétaire.

lice, les visites des chefs de partis, et, le soir du scrutin, les résultats du vote. Et pour couronner chaque année, en décembre, c'était la préparation du calendrier chronologique des principaux événements, reproduit dans le journal sous forme de rétrospective.

Après mes premiers six mois de découverte des composantes et de l'organisation du milieu urbain et régional, au fil de mes activités journalistiques, j'en arrivai à percevoir une constante dans l'orientation que voulait donner la famille Paré au *Saint-Laurent*, soit d'en faire toujours davantage un véritable journal régional, avec tout ce que peut signifier pareille appellation. En scrutant, au cours des années précédentes, d'anciennes filières du journal, pour y retracer les principaux jalons de l'histoire de la région, j'avais déjà réalisé que pendant trente ans, M. Alphonse Paré, père et prédécesseur de mon employeur, à la direction du *Saint-Laurent*, s'était efforcé, après être devenu propriétaire de ce journal en 1922, d'en faire un organe d'information libre de toute attache politique, voué à la promotion du mieux-être de

toute une région, et y était parvenu par une prudente administration durant la période difficile de la récession économique des années '30. *Le Saint-Laurent* était alors le seul hebdo existant entre Montmagny et Rimouski, et recrutait le plus grand nombre de ses abonnés dans les comtés municipaux de Kamouraska, Rivière-du-Loup et Témiscouata. A cette liste venaient s'ajouter plusieurs dizaines d'anciens résidents du même territoire maintenant établis ailleurs au Québec et en Nouvelle-Angleterre, mais demeurés fidèles à leur hebdo qui continuait à leur apporter des nouvelles de leur région d'origine. Avec le temps, *Le Saint-Laurent* devait se mériter et conserver une excellente réputation, en même temps que la confiance de ses annonceurs et lecteurs de Rivière-du-Loup, de la région et de l'extérieur, tout en se voyant accorder l'appui des autorités civiles et religieuses. Ouvrant avant tout à la défense des intérêts économiques de la région qu'il desservait, *Le Saint-Laurent* d'alors ne négligeait pas pour autant le progrès social et culturel du milieu, comme en témoignent d'excel-

lents écrits de l'époque sur des questions d'actualité en ces domaines, par des collaborateurs de renom, M. Alphonse Paré lui-même n'ayant pas hésité à mettre sa plume à contribution, au besoin.

Cette longue parenthèse était nécessaire pour démontrer que M. Gilles Paré, en succédant à son père comme directeur du *Saint-Laurent* en août 1952, était déterminé à poursuivre dans la même voie en faisant de son journal un hebdomadaire constamment amélioré, tant dans sa présentation que dans son contenu.

Un premier geste en ce sens devait être le changement de format du journal, qui passait du grand format au format tabloïd, une innovation d'emblée bien accueillie par le public lecteur. Cette modification devait nécessiter l'achat et l'installation d'une nouvelle presse pour l'impression du journal, dont l'apparence connaissait en même temps une transformation qui en rendait la présentation visuelle davantage attrayante et la lecture plus facile.

Mon engagement comme journaliste en 1957 n'était sans doute pas étranger à une volonté

de la direction d'accroître le volume d'information à caractère local et régional, véhiculé par ce médium. Les nouvelles régionales étaient maintenant regroupées dans des sections régionales pour les comtés de Kamouraska, Rivière-du-Loup et Témiscouata, alors qu'en première section et en page frontispice on pouvait lire les nouvelles de plus grande importance. C'est M. Paré qui dirigeait la mise en page.

Le journal conservait toujours son indépendance vis-à-vis des partis politiques, chacun d'entre eux se voyant accorder un espace égal pour diffuser son credo et son programme, en temps d'élection, et en d'autres occasions pour permettre aux lecteurs de se former une opinion. *Le Saint-Laurent* souscrivait au principe de la liberté de la presse et à ses implications, tout comme au droit des individus à pouvoir exprimer leurs opinions dans leur journal régional.

Bref, avec toutes ces améliorations, *Le Saint-Laurent* faisait excellente figure parmi les autres hebdomadaires de l'Est du Québec, voire de la Province, et s'avérait plus que jamais en mesure, non seulement de bien informer ses lecteurs, mais aussi, de promouvoir et défendre les intérêts de la région.

Pour ma part, à la fin des années cinquante, j'étais devenu familier avec la réalité et les besoins de l'heure de la ville de Rivière-du-Loup et des autres localités du territoire du Grand-Portage. Cette connaissance me permettait d'avoir une vision claire et globale des événements, et d'être en mesure de formuler des commentaires. Mon intérêt précoce pour l'actualité internationale avait dû par nécessité pour bien m'adonner à mon nouveau travail, se transposer aux niveaux local et régional, et je réalisais n'avoir rien perdu au change. L'aire territoriale de notre journal s'affirmait digne d'attention à maints égards, la qualité humaine de sa population, la volonté de progrès de ses chefs de file, se révélant entre

autres choses, de puissants facteurs de motivation pour le journaliste d'hebdo que j'étais, désireux de faire consciencieusement et efficacement son métier.

C'est vers 1960 que le directeur du *Saint-Laurent* après m'avoir dévoilé que l'éditorialiste du journal jusqu'à ce moment un Chanoine du Séminaire de Rimouski empêché de poursuivre plus longtemps sa collaboration, me demanda de le remplacer comme rédacteur de l'article éditorial. Ce que je fis par la suite sans interruption avec une facilité qui me surprenait moi-même, jusqu'à 1977, et très fréquemment pendant les cinq autres années que j'eus à vivre comme employé du *Saint-Laurent-Echo*. Mon nom figura alors en bonne place au haut de la page éditoriale, pour laquelle il m'arrivait aussi d'écrire chaque semaine un ou deux billets portant sur des sujets d'importance secondaire. Il faut dire que durant mes vingt années au *Saint-Laurent*, étant le seul journaliste travaillant à ce journal, il était jugé superflu que je signe les nouvelles que je rédigeais.

Autre détail à signaler, depuis quelques années je m'étais découvert un vif intérêt pour l'histoire régionale, en particulier pour le portage du Témiscouata, tour à tour route postale et militaire avant de devenir un chemin de colonisation, de même que pour l'histoire de la ville de Rivière-du-Loup. Ce qui m'incita à écrire une trentaine d'articles à caractère historique que le journal publia à ma demande, sous la rubrique "À la Rivière-du-Loup autrefois". J'avais choisi comme pseudonyme le nom de Richard Lennox, le prénom en souvenir d'un curé amateur d'histoire, et le nom Lennox d'après le second prénom du commandant de l'ancien fort Ingall, à Cabano. J'avais aussi demandé et obtenu que l'on mentionne qu'il s'agissait d'une "collaboration spéciale". Je devais être agréablement surpris, plus tard, de retrouver des références à Richard Lennox dans des livres et articles écrits sur l'histoire de

la Province et de l'Est du Québec...

La phase la plus active et de loin la plus intéressante de ma carrière journalistique avait déjà débuté avec l'arrivée sur la scène municipale de Rivière-du-Loup, en 1956, de M. Rosaire Gendron, lequel se révéla non seulement un maire possédant la prévoyance d'un véritable administrateur, mais aussi, un promoteur infatigable du progrès de sa ville. Avec pour résultat que le réveil du leadership local qui s'ensuivit, se traduisit par la mise de l'avant et la réalisation de plusieurs projets générateurs de développement économique et social. Parmi ceux-ci il y eut l'aéroport municipal de Rivière-du-Loup, en 1957 (J'étais du nombre des passagers invités qui, à bord d'un bi-moteur F-27 de Québécois, effectuèrent, le jour de l'inauguration, le premier vol de quelques minutes entre Rivière-du-Loup et Rimouski), l'aventure-succès du Foyer-Patro, ouvert en 1959, la construction d'un nouvel hôpital général, l'Hôtel-Dieu, l'entrée en service du bateau-passeur moderne *Trans Saint-Laurent*, la lutte pour obtenir l'établissement d'un service de traversier entre Gros-Cacouna et Tadoussac, la longue et âpre bataille du port de mer en eau profonde. Durant cette période, *Le Saint-Laurent* ne rata pas une seule occasion de se faire un porte-parole, et au besoin, un défenseur des responsables de ces importants dossiers, issus de la détermination des chefs de file de doter Rivière-du-Loup et sa zone d'influence d'une infrastructure devant servir d'assise à un développement souhaité par tous.

L'arrivée au pouvoir du gouvernement Lesage et la "révolution tranquille" donnèrent le signal du départ d'un second sprint de ce marathon-progression, marqué notamment par la réforme scolaire, fertile en "suspenses" genre création de la commission scolaire régionale du Grand-Portage et obtention de haute lutte par Rivière-du-Loup,



- Photo prise à l'occasion de la visite aux bureaux de journal *Le Saint-Laurent* de l'ambassadeur du Pakistan au Canada, lors de son passage à Rivière-du-Loup à la fin des années 50. De gauche à droite, Beauvais Bérubé, journaliste au *Saint-Laurent*, le gérant de la succursale de la Banque de Montréal à l'époque, son Excellence l'ambassadeur du Pakistan au Canada et M. Gilles Paré, directeur du journal *Le Saint-Laurent*.

de son Collège d'enseignement général et professionnel (CEGEP). Un autre dossier chaud qui figura pendant plus d'une décennie parmi mes préoccupations prioritaires de journaliste d'hebdo à Rivière-du-Loup, fut l'expérience de développement régional du Bureau d'aménagement de l'Est du Québec (BAEQ). On se souvient que les conseils d'orientation économique du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie furent à l'origine de la création d'une région-témoin qui devait servir de modèle à un développement planifié des autres régions du Québec. Si les études entreprises par le BAEQ en 1963, la publication des cahiers du Plan en 1966, et la conclusion en 1968 de la première entente de coopération Canada-Québec pour la mise en oeuvre de ce

même plan, suscitaient à l'époque au sein de la population des espoirs plus tard déçus, la familiarisation avec le jargon technique des aménagistes, la mise en place du cadre institutionnel d'exécution, le découpage de la région-plan, la localisation de la capitale administrative, et les actions de développement en sous-régions, exigeaient des journalistes des hebdos de l'Est québécois, des efforts supplémentaires pour exercer une vigilance qui s'imposait, et accorder une couverture adéquate aux rites les plus significatifs de ce laborieux processus.

Je me souviens, pour ma part, du dimanche où j'assistai, à Rivière-du-Loup même, à l'assemblée houleuse de fondation du Conseil régional de développement (CRD), et subséquemment,

à Chandler, à la mise au monde officielle de cet organisme consultatif, dont l'utilité devait être très souvent mise en doute après la disparition prématurée des Conseils territoriaux de développement.

Comme artisan de la presse écrite régionale en poste dans la partie ouest de la région-pilote, je n'ai pas oublié qu'il m'était parfois très difficile de demeurer objectif dans mes nouvelles et mes commentaires éditoriaux, après des rencontres avec des leaders et des citoyens frustrés par certaines décisions gouvernementales considérées par eux comme partiales, discriminatoires et irréalistes, en matière d'aménagement du territoire.

C'est quand même une période dont j'ai gardé de bons souvenirs parce qu'elle suscita une conscientisation des gens à

leurs problèmes, et des initiatives d'auto-développement aussi valables que la revitalisation du territoire du JAL par les résidents de ce coin si attachant du pays témiscouatain. "Le temps du BAEQ", comme beaucoup l'appellent encore, me procurait aussi le plaisir de rencontrer assez fréquemment les confrères et confrères du métier en provenance de l'estuaire bas-laurentien et de la péninsule.

Après l'ère du BAEQ, il y eut bien d'autres causes que j'eus à défendre et que l'honnêteté professionnelle me dictait de maintenir présentes à l'attention du public, en raison de leur impact prévisible sur la survie économique de localités du hinterland louverivois, et le mieux-être de leur population. C'est ainsi que je consacrai beaucoup d'articles au projet de cartonnerie de Cabano, dont la réussite me réjouit, tout autant que l'ouverture d'une usine de fabrication de papier journal à Rivière-du-Loup en 1963, un autre dossier auquel *Le Saint-Laurent* avait accordé une attention prioritaire, à l'époque.

Nouvelle amélioration, en 1970, quand *Le Saint-Laurent* troqua la linotype, le plomb et les vignettes métalliques pour le procédé d'imprimerie "offset". Une fois encore, l'apparence du journal y gagna, et l'adaptation du personnel d'atelier aux changements technologiques reliés à ce nouveau pas en avant, suscita peu de problème. Le fait que *Le Saint-Laurent* soit maintenant imprimé à l'extérieur accrut quelque peu les contraintes de l'heure de tombée, qui, comme auparavant, put cependant être respectée sans grandes difficultés.

En 1976, un fait que je considère marquant dans ma carrière, survint quand *Le Saint-Laurent* se vit décerner, lors du congrès annuel des Hebdomadaires du Canada, un prix pour la meilleure page éditoriale en 1975, en même temps qu'une mention pour la présentation graphique durant la même année.

Puis, en 1977, ce fut la fusion du *Saint-Laurent* et de l'*Echo*, ce

dernier un hebdo gratuit existant à Rivière-du-Loup depuis quelques années déjà, pour ne plus former qu'un seul journal auquel le nom de *Saint-Laurent-Écho* fut donné. Pendant cinq ans, je fis partie de l'équipe rédactionnelle du *Saint-Laurent-Écho*, d'abord formée d'une rédactrice en chef et de quatre journalistes, dont deux affectés respectivement à la zone de Kamouraska et à celle de Témiscouata. Par la suite, le nombre de journalistes fut réduit à deux, et j'eus alors à me rendre une fois par semaine dans la zone de Kamouraska pour chercher de la nouvelle, et plus fréquemment au besoin. Je devais en outre rédiger de la nouvelle locale et assurer de la couverture de fin de semaine selon un système de rotation chez les journalistes pour l'accomplissement de cette tâche. Ceci tout en continuant à alterner avec la rédactrice en chef pour la rédaction de l'éditorial.

En 1981, le *Saint-Laurent-Écho* voyait sa page éditoriale et sa première page primées par l'Association des Hebdomadaires Régionaux. Les journalistes de l'équipe devaient également réaliser, tour à tour, une entrevue sous forme de "Conversation", comme on l'appelait. J'eus l'occasion de rédiger plusieurs textes du genre à la suite d'interviews avec les personnalités locales et régionales, dont la sélection était le plus souvent laissée aux journalistes. Il me fut aussi donné d'écrire un article en trois volets sur le début, l'apogée et le déclin de l'activité ferroviaire à Rivière-du-Loup, entre 1860 et 1980.

*Le Saint-Laurent* et le *Saint-Laurent-Echo* se sont toujours donnés pour objectif de rejoindre le plus grand nombre possible de lecteurs, et de répondre à leurs attentes en matière d'information. Chose certaine, *Le Saint-Laurent* était avant tout le journal du monde ordinaire, même si l'élite du temps s'y intéressait aussi. On peut sans doute en dire autant pour le *Saint-Laurent-Echo*, qui a cependant à composer avec la réalité de l'existence d'un plus

grand nombre de média d'information écrite dans son territoire d'influence.

Le public-cible visé dans mes articles était les résidents des diverses localités de la région, mais davantage, d'une certaine manière, les chefs de file de ces milieux, en raison de l'impact de leurs initiatives sur le développement socio-économique local.

Une chose qui n'a jamais cessé de m'émerveiller était la logique, le bon sens que l'on retrouvait chez les gens, particulièrement en milieu rural. Il y avait aussi un sens de l'accueil et un esprit de coopération qui facilitait de beaucoup la tâche. Je garde la certitude que si notre région est cataloguée comme économiquement sous-développée sa ressource la plus précieuse demeure sa population. Quant au feedback du public, après lecture de mes articles, il fut toujours positif, sauf pour de très rares exceptions, même si le meilleur signe indicateur que le public est satisfait est son absence de commentaires. Pour ce qui est de la perception que le public avait de ma profession, il m'est toujours apparu que pour la population, le journaliste est "celui qui doit être là quand les choses se passent", quels que soient le jour, l'heure, ou la durée de l'événement. C'est l'événement qui doit minuter l'emploi du temps du journaliste, de qui le public exige, sans trop s'en rendre compte, une disponibilité quasi sans limites. Le journaliste est celui qui doit savoir attendre le *timing* de ceux et celles qui font l'événement, quand il s'agit d'assemblées ou d'activités publiques de tous genres. Fait réconfortant, toutefois, j'ai souvent eu l'impression que le public est heureux de notre présence, car il croit que l'intervention de la presse écrite fera avancer les choses, s'il s'agit d'un dossier ou d'un projet.

Et pour terminer, c'est en juin 1982, que je fus informé qu'en raison d'une conjoncture économique difficile, la direction du journal se voyait contrainte de sabrer dans les dépenses d'opérations, et qu'en

conséquence, ma semaine de travail serait réduite à du temps partiel. La formule de relevé d'emploi qui me fut remise en même temps, ne laissait place à aucune illusion, et constituait un étrange remerciement pour vingt-cinq années de loyaux services qui auraient dû me valoir préséance sur du personnel dont l'ancienneté était moindre. D'autant plus que je n'avais pas plus qu'aujourd'hui l'impression d'avoir atteint mon sommet d'incompétence.

Quoi qu'il puisse s'ensuivre, personne ne pourra jamais m'enlever la satisfaction profonde que m'a procuré l'exercice de ma profession. La vie de journaliste, vécue au jour le jour, se révèle exigeante il est vrai, mais le sentiment d'être utile à la collectivité humaine, et de contribuer ainsi au progrès d'un milieu identifié à une région, récompense des efforts que doit s'imposer l'artisan de la presse écrite pour bien accomplir sa mission. □

M. Alphonse Paré, directeur du journal *Le Saint-Laurent*, dans son bureau.

